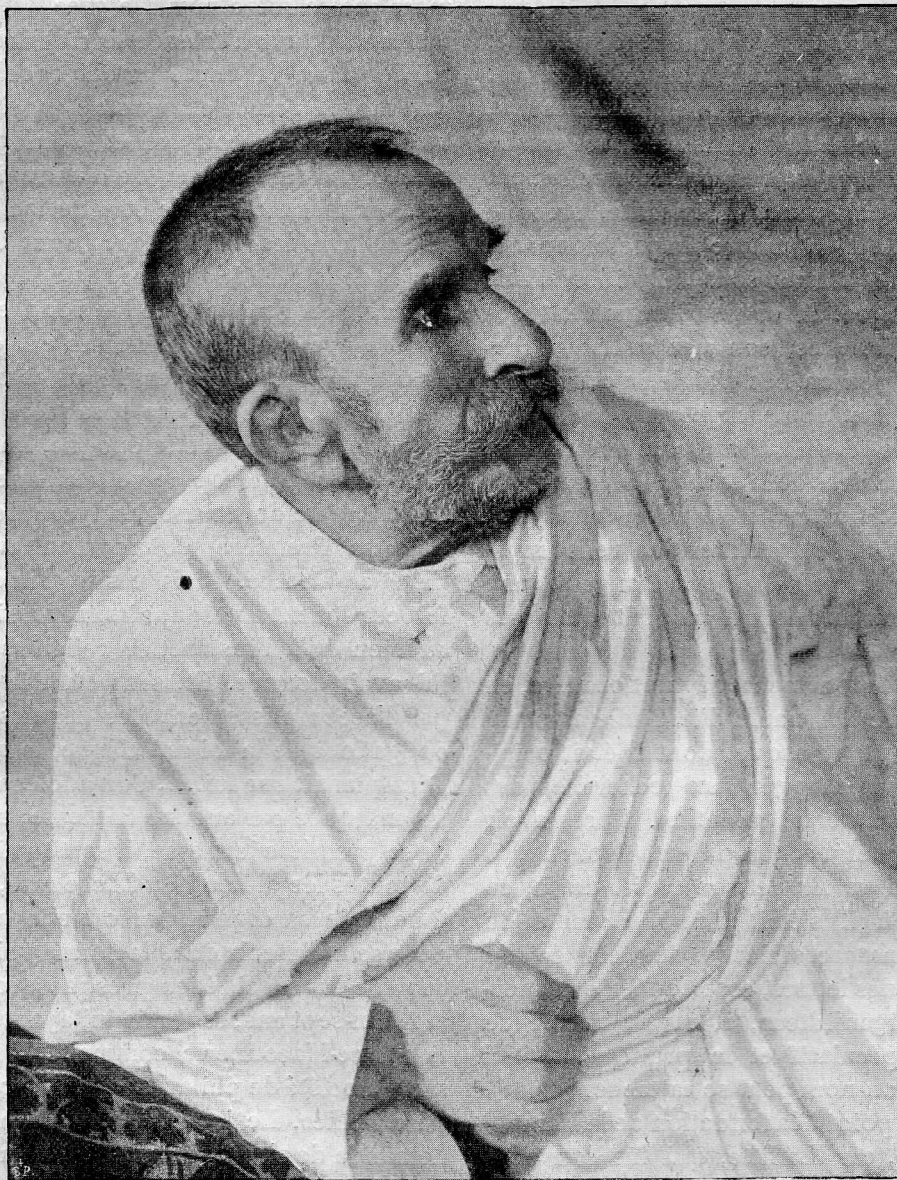


# LES CONTEMPORAINS



ARNAULD D'ABBADIE, EXPLORATEUR DE L'ÉTHYOPIE (1815-1893)

## I. PORTRAIT D'ARNAULD D'ABBADIE — SA JEUNESSE — SA VOCATION D'EXPLORATEUR

Héros épique des pays lointains, grave  
paladin des temps passés, Arnauld d'Abbadie

semblait comme égaré au milieu de notre  
siècle. Drapé dans la toga éthiopienne,  
qu'il porta pendant de longues années, et  
qu'il revêtit une dernière fois à la prière  
des siens, pour être photographié sur son

lit de mort (1), on aurait cru voir une statue antique, animée tout à coup par le souffle de la vie, ou plutôt encore une figure de Michel-Ange, calme et puissante dans le repos, mais toujours prête à un irrésistible effort.

Son front droit, largement développé, laissait pressentir une haute intelligence. Ses yeux assez grands, d'une couleur fauve, étaient profondément ombragés par l'arcade sourcilière. Leur expression habituellement douce devenait dure, méprisante, presque féroce, quand sa nature impressionnable s'indignait et vibrait sous l'aiguillon d'une légitime colère. A ce bouillonnement des passions violentes, son nez saillant, bien planté, un peu en bec d'aigle, ajoutait une beauté de plus. Son visage ovale, ses joues sans pommettes saillantes, ses lèvres minces, étaient les indices de la sobriété et du mépris des plaisirs. Austère et rêveuse, sa physiologie portait l'empreinte d'un reflet mystique, qu'il dut peut-être au mélange de sang basque et irlandais qui coulait dans ses veines.

Pendant la tourmente révolutionnaire, en effet, le père d'Arnauld d'Abbadie avait dû quitter le pays basque, dont il était originaire, afin d'échapper aux recherches des pourvoyeurs de la guillotine. Après avoir séjourné quelque temps en Espagne, il avait passé en Angleterre, puis, de là, en Irlande, où il s'était marié. Homme du monde et nature sérieuse, amateur éclairé des arts et des lettres, esprit supérieur, merveilleux organisateur, il savait mener de front le spéculatif et le pratique. Détail curieux : son nom peut se rattacher jusqu'à un certain point à la fondation de la Banque de France, car Laffitte, qui fut son ami, aimait à rapporter comment, au début de son entreprise, il fut par lui sauvé de la ruine.

Celle qu'il épousa était fille unique. Elle n'avait jamais connu sa mère, et son père fut son éducateur. Plus instruite que les femmes de son temps, elle ne faisait jamais parade de ses connaissances variées. Un

jour, l'aîné de ses enfants (plus tard membre de l'Institut) citait un auteur grec : « Vous vous trompez », lui dit-elle simplement, et elle rétablit le texte de mémoire. Son fils, qui avait déjà atteint l'âge d'homme, apprit ainsi que sa mère savait le grec.

Arnauld, né en Irlande le 15 juillet 1815, participa de la haute intelligence de ses parents. A l'un il emprunta l'esprit aventureux, fait de courage et d'énergie, qui caractérise le Basque; de l'autre il reçut cette exubérance de vie et cette facilité à se plier à tous les milieux, qui sont les apages de la race irlandaise.

Arrivé en France avec les siens, en 1820, il fut élevé dans les principes qui caractérisaient, hélas! l'Université au commencement du siècle. Son père et sa mère étaient, du reste, encore à cette époque, imbus des idées de la philosophie voltairienne.

A l'âge de douze ans, au lycée Henri IV, il fit sa Première Communion avec une piété admirable. Mais ces sentiments de ferveur étaient plutôt dus à sa nature inclinée au bien qu'à l'instruction religieuse qu'on lui avait donnée. Et, sans qu'il la méritât par l'accomplissement des devoirs et des obligations de la foi catholique, la grâce de Dieu planait sur lui.... Son adolescence ne fut marquée par aucune faiblesse; au cours de sa première jeunesse, il sortit vainqueur de toutes les difficultés. Chose rare, le sentiment de sa dignité personnelle lui suffit pour se maintenir dans la bonne voie, pour faire de lui un chrétien presque à son insu.

A dix-sept ans, ses amis lui ayant dépeint la Franc-Maçonnerie comme une bienfaisante Société de philanthropie, il voulut s'y faire affilier. Le jour de l'initiation, on lui demanda de s'engager sous le sceau du serment à ne pas dévoiler les secrets de la secte. Ce lui fut une révélation : « Si ces hommes se cachent, pensa-t-il, c'est qu'ils sont coupables. Ne fuient la lumière que ceux qui ont honte de leurs actions. » Et il refusa de se lier par une promesse imprudente.

Quand sonna pour Arnauld d'Abbadie l'heure d'orienter sa vie, il se sentit instinctivement entraîné vers la carrière militaire.

(1) C'est le portrait que nous donnons ici.



Il était né soldat. A cette époque, la conquête de l'Algérie passionnait les esprits, et le sang du jeune homme bouillait à la pensée de prendre sa part à la lutte. Mais la volonté de sa mère l'arrêta. Patriote ardente, bien que devenue Française par son mariage, la dernière descendante directe des Thomson of Park n'admettait pas que son fils entrât dans une voie qui aurait pu, un jour ou l'autre, l'amener à porter les armes contre l'Angleterre.

Afin de faire diversion à de tels projets, elle envoya Arnauld au berceau de sa famille, dans le pays basque, où l'exil n'avait fait qu'interrompre passagèrement l'antique influence de ses aïeux..... Sa terre d'origine le charma; il en apprit la langue, il s'initia à ses usages; il la parcourut en tous sens..... Pourtant, le vide se faisait sentir, l'inaction lui pesait. C'était peu, pour calmer sa fougue de vingt ans, que de longues chevauchées, qui fatiguaient le corps, sans donner à l'esprit un aliment suffisant.

La guerre civile venait d'éclater en Espagne. A la tête des troupes carlistes, l'immortel Zumallacarreguy faisait retentir l'Europe du bruit de ses exploits. Chaque nuit, une foule de Basques français franchissaient la frontière pour s'adjoindre à leurs frères d'Espagne. Arnauld allait aussi s'enrôler, lorsqu'un de ses amis, officier de l'armée française, lui ouvrait un nouvel horizon : « Venez avec moi en Algérie, lui dit-il, les mâles émotions plaisent à votre esprit aventureux, et vous en prendrez votre part. Si vous ne vous faites pas tuer pour la France, vous n'en serez pas moins utile à votre pays, car il vous sera loisible de recueillir les fruits instructifs et précieux que l'observateur digne de ce nom glane sur le terrain de l'action..... »

Le jeune homme essaya de remplir le programme de son ami. Mais ce rôle passif de témoin réveillait dans son âme de tristes pensées. Il frémissait d'impatience. La nouvelle de la prise de Constantine, à l'assaut de laquelle il voulait assister, mit le comble à ses regrets. Il quitta l'Afrique et s'embarqua pour la France.

Puisque le respect filial lui interdisait de servir son pays les armes à la main, il résolut alors d'élargir le champ de la science, de porter au loin le bon renom de la France, de combattre seul, en dehors des rivalités de nation, pour le progrès et pour le bien. Le programme était vaste : Arnauld d'Abbadie décida d'aller découvrir les sources du Nil, et d'élucider enfin une question qui avait suscité tant d'hypothèses dans le monde savant de tous les temps.

Son frère aîné, Antoine d'Abbadie, revenait du Brésil, où l'Académie des sciences lui avait confié la mission d'étudier le magnétisme terrestre. Arnauld lui proposa de réunir leurs efforts. L'offre fut acceptée, et rendez-vous assigné au Caire par ces deux hommes qui, pendant plus d'un quart de siècle, donnèrent au monde l'étonnant spectacle d'un amour fraternel fait d'absolue confiance chez l'aîné, de désintéressement et de charité chez le plus jeune.

## II. L'EMPIRE ÉTHIOPIEN — ANECDOTES L'APOTRE — SON PLAN DE RÉORGANISATION

Au premier volume des mémoires qui relatent ses aventures dans la Haute-Éthiopie, le voyageur raconte ainsi le départ de l'expédition dont il était le chef :

Le 25 décembre 1837, après avoir bu dans le creux de ma main une gorgée de l'eau salubre du Nil, en faisant le vœu de me désaltérer un jour avec mon frère à ses sources mystérieuses, je donnai à mes chameliers le signal du départ, et notre caravane s'éloignait bientôt de Kenech en Égypte, pour s'engager dans le désert.

Un prêtre piémontais, un Anglais et deux domestiques, Domingo et Ali, l'un Basque, l'autre Égyptien, formaient, avec mon frère et moi, notre troupe aventureuse : le plus âgé d'entre nous pouvait avoir vingt-six ans, le plus jeune dix-sept ans.

L'ambition de gagner le martyre avait engagé ce prêtre à se mettre de notre voyage. Pendant notre court séjour au Caire, j'avais désiré, pour utiliser mon temps, prendre un maître de langue arabe, et, afin de me renseigner à ce sujet, j'étais allé un soir avec mon frère au couvent des Pères de Terre Sainte. Le supérieur nous disait qu'il ne savait à qui nous adresser, lorsqu'on frappa discrètement à la porte du palloir.

« Voici justement, reprit-il, en nous désignant

celui qui entraît, le P. Giuseppe Sapeto, de la Congrégation des Lazaristes; il a étudié l'arabe en Syrie, où il vient de séjourner comme missionnaire, et il pourra peut-être vous donner un bon conseil. »

Le P. Sapeto était jeune; sa figure avenante prévenait en sa faveur; il s'assit à côté de moi, et notre conversation eut bientôt dépassé le but de ma visite. Je lui appris que nous comptions aller dans la Haute-Éthiopie, dont les lois excluaient, sous peine de mort, tout missionnaire catholique; que, plus de deux siècles auparavant, ces lois avaient fait de nombreux martyrs parmi les missionnaires jésuites et franciscains (1); et, comme il regrettait de ne pouvoir marcher sur leur trace, je lui proposai de partir prochainement avec nous. Mon frère trouva heureuse l'idée de faire notre voyage croix et bannière en tête; le P. Sapeto demanda la nuit pour réfléchir, et nous nous séparâmes, sans nous douter de combien d'événements notre conversation fortuite serait l'origine.

Le lendemain il nous avoua que les difficultés matérielles l'arrêtaient; je lui offris de le défrayer, de lui procurer les vêtements sacerdotaux qui lui manquaient. Il accepta, et il fut convenu qu'il écrirait à ses supérieurs en Europe, afin d'obtenir leur approbation, et les moyens de pourvoir ultérieurement à la mission, si elle devait offrir des chances de succès.

J'avais trouvé l'Anglais au Caire, à bout de ressources et sur le point de se faire musulman; deux beys s'acharnaient à le convertir; lui ne cherchait qu'aventures. Afin de lui épargner une apostasie, je l'engageai à nous accompagner, et il s'était joint à nous (2).

Par un acte de charité, par une œuvre d'apostolat, Arnauld d'Abbadie inaugurerait son voyage, et Dieu, dont, par la suite, les vues sur lui devinrent évidentes, aplanit les difficultés qui, dès l'abord, semblaient hérissier sa route.

A peine débarqués à Massouah, au moment de gravir les contreforts du grand plateau africain, des bruits de sinistre augure l'assaillirent de tous côtés. Le gouverneur de la province du Tigré, la première qu'il dut traverser, venait, disait-on, de faire massacrer une mission protestante, qui s'était introduite à Adoua, et, dorénavant, il interdisait à tout Européen l'accès de son territoire. Ces nouvelles semaient la terreur.

(1) Les missionnaires catholiques avaient été expulsés d'Éthiopie en 1629.

(2) Rebuté par les privations, l'Anglais ne tarda pas à retourner sur ses pas.

Malgré les conseils de son frère, la pensée de reculer ne traversa même pas l'esprit d'Arnauld.

Il fut convenu, raconte-t-il, que j'irais de l'avant, pour obtenir la bienveillance du prince, laissant à Mossowa mes compagnons de voyage et les bagages. Mais le Lazariste insista pour lier son sort au mien, et nous partîmes ensemble. J'étais disposé à vendre chèrement ma vie, si telle était l'occurrence. Soutenu par ce sublime désintéressement, si fréquent chez les missionnaires catholiques, le P. Sapeto étreignait sa croix et marchait gaiement dans la voie qui devait, espérait-il, lui valoir le martyre.

L'acrimonie religieuse des protestants, le mépris qu'ils professaient hautement pour le culte de la Vierge, si cher aux Éthiopiens, avaient déchainé contre ces étrangers les colères du clergé et des fidèles. Emu de voir pénétrer dans le pays des détracteurs de sa foi, le gouverneur de la province avait manifesté l'intention de sévir: tel était le fondement des bruits qui se colportaient à Massouah. Cependant, avant de rompre définitivement avec ceux qu'il appelait des impies, il avait commis l'abbé d'une des églises d'Adoua, pour examiner les principes religieux des étrangers de la ville, afin qu'il pût être statué sur leur sort en toute connaissance de cause.

Le lendemain de l'arrivée des deux Européens, le compagnon d'Arnauld d'Abbadie fut sommé d'avoir à comparaître devant le tribunal ecclésiastique. Comme le prêtre s'inquiétait d'être seul à porter la parole, le jeune homme le rassura.

Je suis un simple voyageur, lui dit-il, tandis que vous êtes le représentant d'une religion que vous cherchez à propager. Ce caractère vous met au-dessus de toute crainte.....

Il conseilla au missionnaire d'éviter de dire qu'il était prêtre, surtout de ne pas toucher aux points qui séparent l'Église d'Éthiopie de celle de Rome. Tout en excitant le courage il commanda la prudence, et, par une coïncidence heureuse, les réponses conseillées s'adaptèrent aux questions posées.

En terminant, on demanda au P. Sapeto comment s'appelait son compagnon:



— Il se nomme Mikaël.

— Et toi?

— Youssef.

— Deux noms de bon augure, dit l'Abbé. A eux seuls, ils prouvent que vous appartenez à une autre race que celle des Européens qui sont en ville, et dont les noms sont antichrétiens comme leurs croyances et leurs mœurs. Allez! le prince décidera relativement à vous. Nous n'avons affaire qu'avec ceux qui insultent notre foi.

Le P. Sapeto revint, et, se jetant au cou d'Arnauld :

« Dieu vous a inspiré, lui dit-il, nous sommes sauvés! Toutes mes réponses ont été acclamées! »

Le tribunal ecclésiastique était favorable. Restait à obtenir le verdict du prince qui avait résolu de ne plus permettre à aucun Européen de séjourner sur son territoire.

Ce fut au tour d'Arnauld d'Abbadie d'être interrogé. Le *dedjadj* (1) Oubié lui demanda ce qui l'amenait en Éthiopie :

— Je viens respirer l'air de vos montagnes, boire l'eau de vos sources, et chercher à contracter des amitiés parmi vous.

— Et que viennent faire tes compagnons, — celui resté à Adoua et ceux que tu as laissés à Massouah?

— L'un d'eux est mon frère : il étudie les airs, les eaux et les étoiles. Il est à Massouah, avec un domestique français et tous nos bagages, attendant votre agrément pour entrer dans votre pays. Quant à mon compagnon d'Adoua, il est venu comme moi pour fraterniser avec vos sujets.

— Vis en sécurité, répondit le prince, après l'avoir considéré quelques instants. J'accueille volontiers les étrangers, pourvu qu'ils ne tentent pas d'altérer à foi et les coutumes de nos pères.

Et il promit de donner des ordres pour faire protéger la petite caravane des étrangers, dès qu'elle serait sur son territoire (2).

Ce premier succès devait enhardir l'explorateur à suivre la voie qu'il s'était tracée. Il continua à aller de l'avant, et, le 28 mai 1838, il arrivait à Gondar, la capitale de l'ancien empire éthiopien. Son frère l'accompagnait. Le P. Sapeto était demeuré en arrière, à Adoua, pour étudier la langue éthiopienne et se dévouer au salut de ses frères.

A Gondar, des difficultés d'un ordre purement scientifiques arrêtaient le jeune voyageur et son compagnon. Les instruments de précision dont ils se servaient pour

(1) Le mot *Dedjadj* ou *Dedjamatch*, emprunté à la langue éthiopienne, est synonyme du titre de baron au moyen âge. Il sert de qualificatif aux gouverneurs de provinces.

(2) *Douze ans dans la Haute-Éthiopie*, p. 18.

frayer leur route et dresser une carte du pays se trouvaient rendus impropres, à cause de l'influence du sol ferrugineux, dont l'attraction faisait dévier les aiguilles des boussoles et des théodolites. Afin d'empêcher leurs études de demeurer stériles, il fallait se munir de nouveaux instruments.

Antoine se mit en route pour l'Europe, et Arnauld se fixa à Gondar, dans le but d'étudier les hommes et les choses, de s'ouvrir par la conquête des sympathies individuelles qui mène à celle des nations, une voie sûre et rapide vers la mystérieuse source du Nil.

Cependant, au moment de se séparer de son frère, la pensée d'Arnauld d'Abbadie se tourna vers le Lazariste, qu'il avait laissé seul à Adoua. Il persuada à Antoine de se rendre aussi à Rome, de relater à la Propagande l'œuvre qu'il avait vu s'accomplir et de réclamer pour celui qui en avait été l'instrument le concours d'autres apôtres, afin d'arracher à l'erreur des âmes en quelque sorte noyées dans l'oubli. Ainsi furent jetées les bases de cette Mission éthiopienne, dont Arnauld d'Abbadie fut le promoteur, et M<sup>sr</sup> de Jacobis le premier apôtre (1).

Il nous semble inutile de donner au lecteur une description géographique de l'Éthiopie. Les récents événements dont l'Abyssinie a été le théâtre ont attiré l'attention sur ce point. Mais, avant d'aller plus loin, il nous paraît nécessaire de décrire succinctement la situation politique et religieuse du pays en 1838, c'est-à-dire à l'époque où Arnauld d'Abbadie en franchit le seuil.

A en croire leurs annales, les Éthiopiens auraient vécu vers la plus haute antiquité sous le régime féodal, avec un empereur pour suzerain suprême. Cet empereur ou Atsé devait être issu de la famille de Ménilek, fils de Salomon et de la reine de Saba, ou tout au moins s'y rattacher par les femmes. A côté de l'empereur se groupaient les gouverneurs des grands fiefs, comme jadis, en France, les grands barons autour du roi.

(1) La requête à Sa Sainteté, dictée par Arnauld d'Abbadie et présentée par son frère Antoine, est déposée à Rome dans les archives de la Propagande.

Mais cinquante ans à peu près avant l'arrivée dans le pays d'Arnauld d'Abbadie, il s'était formé une coalition comparable à celle que fomentaient les maires du palais au temps des Mérovingiens. L'empereur avait été dépossédé, et c'est à peine s'il lui restait la libre possession du palais de Gondar..... Les grands feudataires s'étaient partagés ses dépouilles, dont ils firent autant de principautés indépendantes, sous les yeux de celui « que Dieu avait choisi pour sa victime, afin qu'on ne pût douter qu'il punissait en lui ses coupables prédécesseurs ». Dans l'empire démembré, c'était la féodalité en principe et l'anarchie en réalité.

Les Éthiopiens suivaient le rite eutychéen, entaché lui-même de coutumes musulmanes et de souvenirs juifs.

Au point de vue dogmatique, l'adhésion à la suprématie du Pape est la pierre d'achoppement qui empêche ce peuple de s'appeler catholique. Celui qu'ils considéraient comme leur chef spirituel est l'Abounia nommé par le patriarche copte d'Alexandrie.

Leurs sentiments religieux sont profonds, pleins d'attendrissement, d'infini. Toutes les voix de ce peuple s'élèvent vers Dieu; leurs actions sont sanctifiées par la piété. Chez eux, la conscience privée est relâchée; la conscience publique y est souvent sévère, parce qu'elle conserve le diapason de son antique religion. Leurs principes sont bons, leurs mœurs mauvaises, et l'esprit chrétien plane au-dessus de tous les désordres. Quelle que soit l'anarchie de leur Église, son action sociale, personnifiée par ses reclus et ses ascètes, est sans contredit la plus considérable. (1)

Entourée de hordes musulmanes et barbares, l'Éthiopie, qui prétendait posséder la vraie foi, se considérait comme le boulevard de la religion catholique. Mais, en 1838, l'élément chrétien semblait à la veille de traverser une phase aiguë. Une grande portion de l'ancien empire se trouvait sous la domination d'un Dedjamatch jeune et inexpérimenté, qui penchait vers l'islamisme. L'autre, divisée entre plusieurs gouverneurs, conservait encore l'antique religion et se préparait à la maintenir les armes à la main.

(1) ARNAULD D'ABBADIE, *ouv. cité.*

Tel était l'état des choses et des esprits, lorsque le jeune voyageur arriva en Éthiopie.

Nous l'avons dit, Arnauld d'Abbadie était un homme des temps antiques; il « retardait de plusieurs siècles sur son époque », et il se trouvait à son aise dans ce milieu éthiopien dont les mœurs et les coutumes rappellent l'ère de notre chevalerie. Aussi fut-il ému de pitié, en songeant au bouleversement qui allait se produire, et il chercha quel remède sauverait l'Éthiopie, lui rendrait son éclat et sa solidité d'antan.....

Mais il avait beau regarder autour de lui, il ne voyait pas le sauveur des institutions en déroute. Le descendant direct de la famille impériale, relégué dans les ruines du palais de Gondar, était indifférent à sa disgrâce; il apportait tous ses soins à maintenir de ridicules prérogatives, purement honorifiques, sans songer à ressaisir le pouvoir échappé de ses mains et à lutter contre l'invasion musulmane. Dans le camp chrétien, le jeune homme ne connaissait que le roi du Tigré, et le caractère de ce dernier ne lui inspirait que du mépris.

Or, en arrivant à Gondar, Arnauld d'Abbadie avait été accueilli par un vieillard, le Lik Atskou, dernier descendant des quatre grands juges impériaux. Avidé d'apprendre, le voyageur questionnait son nouvel ami et leurs conversations interminables portaient tour à tour sur la philosophie, sur l'histoire du passé, sur celle du présent. « Presque tous nos princes sont des coqs plumés, lui dit un jour le Lik Atskou; ils taillent le pays et les hommes, et ils appellent cela gouverner! Jusqu'ici, tu n'as rencontré que des bandits, je veux te faire connaître Guoscho; lui est un véritable prince. Sa maison est bâtie sur la tradition, sur le droit, sur la justice. Il te donnera l'idée de ce qu'a été notre malheureux pays. »

Arnauld d'Abbadie se rendit au désir de son vénérable maître. Il visita ce « véritable prince » et voici le portrait qu'il en a tracé lui-même :

Le Dedjadj Guoscho (1), suzerain du Godjam et du Bégamdir, âgé d'environ cinquante ans, était

(1) Ménélik est le petit neveu de Guoscho.



grand et de belle prestance. Gros sans obésité, la partie inférieure de son corps paraissait grêle par rapport à son buste puissant; il avait le teint brun cuivré, la tête volumineuse, gracieusement posée sur un cou long et d'une beauté de contours rare chez un homme; un front large, bombé; des tempes délicatement dessinées; le nez petit, aux ailes mobiles, et de grands yeux à fleur de tête. Un léger duvet ombrail sa fèvre supérieure; ses dents étaient petites, nacrées; son menton court, fin, à fossettes; ses joues plates, larges, dénuées de barbe.

Sa toge, drapée avec soin, laissait entrevoir trois longs colliers composés de périaptes ou talismans recouverts en maroquin rouge et en vermeil, entremêlés de grains de corail, d'ambre et de verroterie rare. Il portait au petit doigt une bague en or, formée de trois anneaux engagés les uns dans les autres, ornés chacun d'une pierre. Ce bijou antique, admirablement ouvré, provenait de l'Inde.

Sous le charme de l'accueil qu'il avait reçu, frappé des grandes manières et de l'air d'intelligence que respirait ceux qu'il venait de quitter, l'explorateur se disait « qu'à côté de tels hommes, on pouvait aimer à passer sa vie ».

Dès lors, il commença à prendre goût à cette existence du soldat éthiopien, qui n'a d'abri que son bouclier et ne compte que sur son courage. Arnauld d'Abbadie allait fonder pour lui, sur ces rivages lointains, une nouvelle et idéale patrie. Et comme il laissait entrevoir à son hôte de Gondar son intention de se dévouer à la fortune de Guoscho: « Si tu t'arrêtes près du prince, lui dit le Lik Atskou, tourne vers le bien la faveur dont tu jouiras. » Ce conseil devint le programme du jeune français.

En contact avec des hommes qui rapportaient tout à Dieu et qui pratiquaient avec soin les préceptes de leur religion, Arnauld d'Abbadie sentit se réveiller dans son âme la foi que l'éducation n'y avait pas fortifiée. Il se tourna vers Celui qu'il avait adoré jusqu'alors inconsciemment; il songea à dévouer à son service l'énergie qu'il avait jusqu'alors consacrée à la science, et, missionnaire d'un nouveau genre, il résolut de ramener l'Éthiopie aux pratiques du catholicisme. Pour atteindre ce but, il conçut le plan grandiose de la restauration de l'ancien empire, de la conversion du nouvel

empereur, et, par là, de celle du peuple tout entier.

Lui-même a relaté ce magnifique projet en des manuscrits inédits, que nous regrettons de ne pouvoir citer.

Jusqu'ici, nous avons suivi pas à pas la marche d'Arnauld d'Abbadie: il nous semblait intéressant de marquer dans notre récit les phases de l'évolution qui transforma le voyageur, au sens ordinaire du mot, en un apôtre, le voyageur idéal.... Parvenus au moment où le jeune Basque embrassa la cause du Dedjadj Guoscho et résolut d'entreprendre avec lui la reconstitution de l'empire et sa conversion, il faut nous borner à tracer les grandes lignes de cette odyssée aventureuse qui comprend dix années, de 1840 à 1850 (1).

Vers la réalisation de son nouveau plan, Arnauld d'Abbadie concentra tous ses efforts. Il se fit Éthiopien par la langue, par le costume, par les habitudes. Il devint ce « Ras Mikaël » dont les Éthiopiens gardent encore mémoire.... Il fut le conseiller des princes, l'intime ami d'un Dedjamatch, le pacificateur des grands, l'intercesseur des petits, l'étranger que tous avaient assez aimé pour l'assimiler à un indigène....

Son premier soin fut d'attacher à Guoscho les forces vives de la nation, de grouper autour de lui les princes indépendants et de former avec eux une coalition menaçante contre l'élément musulman. Puis, monté sur son cheval de combat, élevé au rang de prince, placé comme « Fit-Worari » à la tête de l'avant-garde des armées chrétiennes, il prit une part active à la lutte.

Moraliste quand l'occasion s'en présentait, et il savait la faire naître, il élevait la voix pour réprimer les excès de la guerre civile. A l'instar des chevaliers des temps passés, il prenait en main la cause des faibles et obligeait la justice, parfois lente à agir, à frapper de terreur ceux qui la violaient, si haut placés qu'ils fussent.

(1) Un seul volume des ouvrages d'Arnauld d'Abbadie a paru sous ce titre: *Douze ans dans la Haute-Éthiopie*. La suite, que le public a souvent réclamée, doit voir le jour prochainement.

Au soir d'une bataille gagnée, il s'éleva avec force contre l'usage odieux, dernier vestige des invasions musulmanes, qui consistait à mutiler les blessés ou à dépouiller les prisonniers, même de leurs habits : « La guerre qui comporte de tels excès,

s'écria-t-il devant les chefs réunis, s'appelle le vol et le massacre, et j'ai honte de vous la voir conduire de la sorte. »

Et comme les assistants s'étonnaient de sa franchise en présence du prince, il ajouta : « C'est vrai, j'oubliais qu'un prince n'admet



**Le GRAND NEGUS**  
Empereur des Abissins, Roy d'Es-  
sai en ces titres &c. qualifié le Pillier  
Fils de David, Fils de Salomon, Fils  
Semence de Jacob, Fils de la main  
Fils des S<sup>ts</sup> Pierre et Paul, selon La  
Ethiopia et de tres Grands Royaumes  
les Gaffares, de Fatiguar, d'Angala, de Bon, de Dangue, de Bahgraza, d'Adée, de Goujame, de  
Font les Sources du Nil, d'Amare, de Baguamodry, d'Umbee, de Yigremahon, de Sabaim, de  
Barnagasse, et Seigneur des Terres qui s'étendent jusqu'en la Nubie qui donne jus qu'a  
Egipte.



**Ou PRETE-IAN.**  
Ethiopia Monarque Chrestien qui ce  
de la Foy, Sorty de la Maison de Juda  
de la Colonne de Sion, Conceu de la  
de Marie, Fils de Nahu, selon la Chaw,  
Grace, Empereur de la haute et moyenne  
Seigneuries &c. Possessions Roy de Goa  
Seigneuries &c. Possessions Roy de Goa

Paris Chez Bertrand Rue S<sup>t</sup> Jacques à la Penne dor Proche S<sup>t</sup> Severin.

Auzer Prunt, du Po.

UN ANCÊTRE DU DEDJADJ GUOSCHO

pas la vérité quand elle contient un blâme à son égard..... »

Un autre aurait payé cher cette fantaisie un peu brutale, ou n'aurait obtenu aucun résultat. Arnauld d'Abbadie, au contraire, imposait ses réformes et ne s'arrêtait de

flageller un abus que lorsqu'il l'avait fait disparaître.

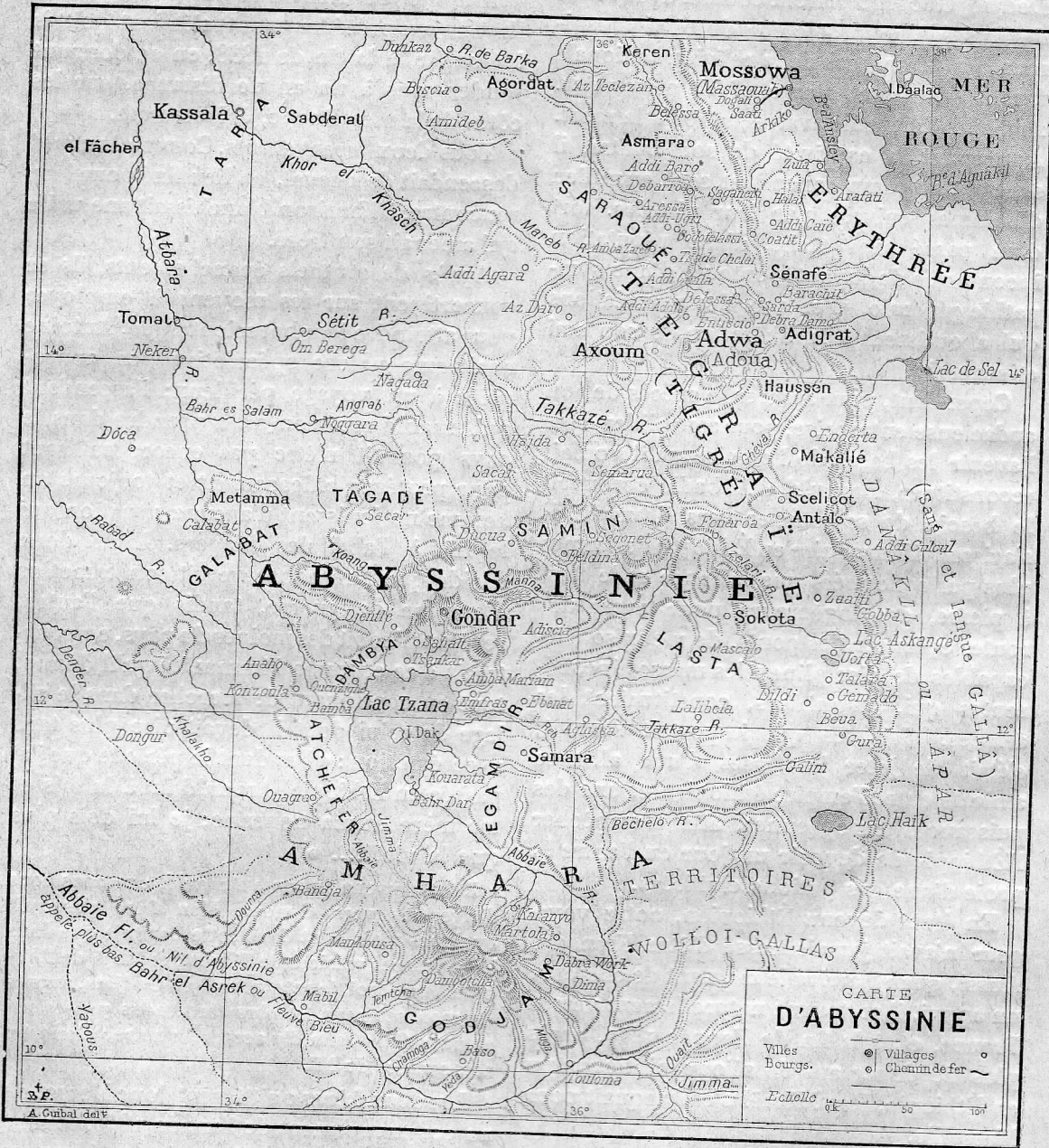
Plein d'aménité pour ses amis, sa charité s'étendait jusqu'à ses adversaires. Pendant une campagne entreprise pour réprimer les incursions des Gallas (peuplade païenne



qui avoisine la province du Godjam, gouvernée par le Dedjadj Guoscho), comme il rentrait sous sa tente fort tard, il trébucha sur le corps d'un blessé qui gisait auprès

d'un feu à demi-éteint. Le malheureux fut relevé et interrogé :

Je suis chef de maison, dit-il; j'ai épousé une femme de bon lieu et j'ai deux enfants. Surpris



par vos soldats, ma famille et moi avons été attaqués; j'ai été mis dans l'état où tu me vois en les défendant. Tu dois être un homme puissant, car ta tente est voisine de celle du prince; tu dois être bon, puisque tu as soulagé ma souffrance; achève ce que tu as commencé, et fais-moi rendre ma femme et mes fils : que je les voie en mourant !

Sur l'ordre d'Arnauld d'Abbadie, on obtempéra au désir du moribond, et celui-ci, se tournant vers son bienfaiteur, lui dit :

Tu m'as trouvé déchu; tu m'as recueilli et tu m'as rendu les miens. Pour moi qui vais revêtir « la toge qui ne s'use pas », je ne puis reconnaître

tes bienfaits, mais mes fils acquitteront ma dette. Quoiqu'il arrive, que le bien que tu nous as fait retombe sur toi comme une pluie.

La première fois que les troupes du Dedjadj Guoscho prirent contact avec celles du Ras Ali, le protecteur du parti musulman, les défenseurs de la religion nationale furent vaincus et leur chef fait prisonnier. Arnauld d'Abbadie avait échappé à la mort. Apprenant la captivité de son maître, il se rendit au camp ennemi, et, seul, au milieu d'hommes enivrés par leur victoire, fort d'un passé sans tache, d'une réputation incontestée de loyauté, entouré d'une sympathie générale, il entame des négociations qui aboutissent à la libération de son ami et suzerain.

Cependant, pour assurer le succès de son audacieuse entreprise, pour consolider dans l'avenir les bases de l'empire qu'il voulait reconstituer, Arnauld d'Abbadie éprouvait le besoin de se tourner vers l'Europe. Il s'agissait d'introduire en Éthiopie des armes plus perfectionnées que la lance et le fusil à pierre, des ingénieurs pour tracer des routes et lancer des ponts, de vieux soldats capables de discipliner les masses incohérentes qui, jusqu'alors, constituaient les armées. Mais, ce qui importait surtout, c'était de jeter les bases d'une alliance amicale entre l'empire éthiopien et une des puissances européennes, afin d'empêcher l'Éthiopie de devenir un jour ou l'autre la proie d'une des nations civilisées.

En étant devenu Éthiopien, notre voyageur n'avait jamais cessé d'être Français. Aussi, quand arriva le moment de chercher un appui, il se tourna naturellement vers la France, et, à la fin de l'année 1849, après plus de douze ans de séjour ininterrompu en Éthiopie, Ras Mikaël s'embarquait pour Marseille.

### III. L'EXPLORATEUR — SES DÉMÊLÉS AVEC LE DEDJADJ OUBIÉ ET AVEC L'ANGLETERRE — LA DÉCOUVERTE DES SOURCES DU NIL BLEU — RETOUR EN FRANCE

Après avoir donné un aperçu du rôle apostolique d'Arnauld d'Abbadie en Éthiopie,

parlons de ses voyages et de ses découvertes scientifiques, qui ont fait classer son nom parmi ceux des explorateurs notables du siècle.

Antoine et Arnauld d'Abbadie (nous l'avons vu précédemment) s'étaient quittés à Gondar, à la fin de 1838, en se donnant rendez-vous à un an de distance, sur les côtes de la mer Rouge, à Massouah.

Tous deux furent exacts. Comme Arnauld descendait de cheval, au lieu fixé pour leur rencontre, à l'horizon blanchissait une voile qui amenait son frère.

Après de mutuels épanchements, ils se concertèrent sur les moyens à employer pour atteindre leur but scientifique. Antoine avait une nature spéculative peu appropriée à un voyage périlleux; l'ascendant qu'Arnauld commençait à prendre dans le pays pouvait n'être pas encore suffisant pour protéger efficacement et toujours un homme ne jouissant d'aucune situation qui le mit à l'abri des dangers. Il fut donc décidé que l'un conserverait son caractère d'homme de guerre, tandis que l'autre, revêtant l'habit des moines du pays, emprunterait à ce costume l'immunité qu'il donne, tout en continuant de marcher dans le sillage de celui dont il devait dire plus tard avec émotion : « Pendant la période que j'ai passée en Éthiopie, Arnauld fut à la fois et ma mère et ma nourrice; je lui dois plus que la vie!.... »

Il fut convenu, raconte Arnauld, que nous nous dirigerions vers Gondar. Mon frère passerait quelques mois, tant dans cette capitale que dans les provinces voisines de l'Ouest, en deçà de l'Abbaïe. Pour moi, je retournerai en Godjam, auprès de mon seigneur, et plus tard, nous passerions en pays Galla, afin d'y accomplir notre pèlerinage aux sources du Nil.

Les deux frères quittèrent donc Massouah au commencement de l'année 1840, et sans encombre arrivèrent à quelques journées de marche de Gondar, au camp du gouverneur du Tigré, le Dedjadj Oubié. Mais l'accueil qu'ils en reçurent différait de celui qui leur avait été fait trois ans auparavant. Au lieu d'un protecteur, ils trouvaient un ennemi.



Beaucoup d'Éthiopiens et d'Éthiopiennes ont l'habitude de priser. La femme d'Oubié, qui se trouvait sous la tente de son maître en même temps que nous, demanda par signe à mon frère de lui mettre une prise sur la main; et, comme celui-ci répondait qu'il n'en avait pas, le prince s'adressant à la belle demandeuse, lui dit :

— Que veux-tu de cet homme?

— Une prise, répondit-elle; mais il dit qu'il n'a pas de tabac.

— Il ment, dit Oubié; sa race est menteuse. Ils prétendent que nous déguisons la vérité; ce sont eux qui vivent de tromperies.

Comme je protestais avec ménagements :

— Si ton voisin n'en a pas, reprit le prince avec colère, tu en as toi-même, vous en avez tous, puis que le tabac à priser vient de votre pays; et quand même cela ne serait pas, vous êtes des menteurs et des intrigants que nous sommes trop bons d'admettre chez nous. Je devrais vous renvoyer tous à votre roi, et lui faire dire que je ne veux plus de ses sujets.

A ces paroles insensées, je répliquai comme je le devais :

— Tu comptes aller à Gondar, n'est-ce pas? dit Oubié.

— Monseigneur, remarqua l'échanson, on assure qu'à Gondar il ne sort jamais sans une grosse suite et des fusiliers devant lui : il s'est fait petit pour venir chez nous.

— Je le sais, répondit le prince; et, interpellant mon suivant, debout derrière moi :

— A qui appartiens-tu, soldat?

— A lui, répondit en me désignant le pauvre garçon, dont la voix tremblait.

— Joli maître, par Notre-Dame! reprit Oubié.

Et, s'adressant aux femmes :

— Ces cophtes, qui se croient des hommes! Il leur faut, comme à nos seigneurs, des gaillards comme ça, à cheveux tressés, au lieu de se contenter de quelques manants chauves pour faire porter leurs marchandises d'aspect trompeur, avec lesquelles ils viennent abuser de notre ignorance et capter notre bon vouloir.

J'étais désormais en pleine querelle. Je répliquai donc selon mes inspirations. La princesse, auteur involontaire de cet éclat, faisait à mon frère des signes furtifs, l'engageant par un geste expressif à me faire taire. Le prince, furieux, se penchant jusqu'à tomber de son alga, me dit :

— J'ai envie de te raccourcir cette langue dont tu crois te bien servir!

Et comme je répondais, il ajouta :

— Par la mort de Haylo, mon père! je vais te faire couper un pied et une main!

Je songeai avec désespoir que mes armes étaient loin de moi; j'oubliais le pistolet qui ne me quittait jamais, et, dans mon trouble, portant machi-

nalement la main à ma ceinture, j'en sentis la crosse. Mais ce mouvement fit tomber un pan de ma toge, et laissa à découvert ma main sur mon arme.

— Ramène ta toge, me dit mon frère; on t'a vu.

Il ne se trouvait dans la hutte qu'un soldat armé, et il n'aurait pu empêcher une action vive et résolue. Mais la pensée que j'entraînais mon frère à une mort certaine m'arrêta. Je me résignai à mon destin.

Lorsque je sortis, les abords presque déserts de la hutte me rassurèrent; à la porte de l'enceinte stationnaient des soldats, dont les allures n'annonçaient rien d'inquiétant. En arrivant au milieu d'eux, je me sentis soulagé, et chaque pas qui m'éloignait du lieu de la scène brutale que je venais d'essayer sembla me ramener dans une atmosphère plus légère.

Le lendemain matin, après une nuit passée à égrener mon chapelet, dans l'attente du supplice annoncé, un soldat vint nous porter de la part du Dedjamatch le message suivant :

« Ne passe pas la journée, ne passe pas la nuit. Va-t-en, sinon il en ira mal pour toi; et si, dorénavant, j'apprends que tu es dans mes États, tu auras à pleurer la perte de tes membres. »

Le messager, voyant que je ne me levais point, me dit :

« Tu ne pars donc pas? Je ne dois retourner auprès de Monseigneur qu'après t'avoir vu t'éloigner..... »

Cet événement inattendu dérangeait les plans du voyageur. Mais loin de se laisser décourager, il résolut de tenter par une autre voie son retour à Gondar. La route du Choa lui était ouverte; il allait s'y engager, lorsque surgirent de nouvelles entraves, qui, cette fois-ci, ne venaient pas des peuplades africaines.

Le voyage des deux frères avait déjà fait grand bruit en Europe. Il avait attiré sur l'Éthiopie l'attention générale, et l'Angleterre venait de décider l'envoi, dans ces pays jusqu'alors inexplorés, d'une mission ayant pour but d'amener les Abyssins à accepter une sorte de tutelle, de ces tutelles que les fils d'Albion savent si adroitement transformer en domination. L'influence naissante d'Arnauld d'Abbadie affraya lord Palmerston, alors ministre d'État. Du fond de son ministère, il enjoignit à ses agents consulaires de la mer Rouge d'empêcher la rentrée en Éthiopie du hardi voyageur, et, s'abaissant aux manœuvres les plus

déloyales, il n'hésita pas, pour sauvegarder le crédit d'une caravane anglaise chargée de présents, d'offrir 500 livres sterlings de la tête du Français qui voyageait seul et sans escorte (1).

La fortune du jeune explorateur l'emporta. A force d'adresse et d'énergie, excité par la nécessité de déjouer les efforts de gens que son assassinat devait enrichir, il finit par triompher, et, le 2 janvier 1841, accompagné de son frère, il entra à Gondar, tandis que la mission anglaise éconduite se hâta de rétrograder et de disparaître.

Il tardait à Arnauld d'Abbadie de se retrouver au milieu de ses amis; il se hâta d'aller les rejoindre dans le Godjam, où il continua sa vie éthiopienne.

Son influence, de jour en jour grandissante, lui permettait d'assurer la sécurité d'Antoine, celui qu'on nommait « le fils de sa mère », et auquel on faisait accueil en son nom.

Un jour, par exemple, que retenu par le roi de l'Ennaraya, un des principicules des pays Gallas, auprès duquel il s'était aventuré, Antoine d'Abbadie réclamait aide et assistance, Arnauld menaça le tyran d'arrêter les caravanes qui enrichissaient ses États, s'il ne rendait sur-le-champ la liberté à son frère.

Ainsi s'écoulèrent les années, jusqu'en 1844. Nous retrouvons alors les deux voyageurs à Gondar. Ils pesaient avec la plus scrupuleuse attention tous les renseignements qu'ils avaient pu recueillir sur les divers cours d'eau qui contribuent à former le Nil, et ils cherchaient à reconnaître celui qui doit être considéré comme la source du fleuve. D'après les investigations les plus sérieuses le pays encore inexploré de l'Ynaraya, devait, pensaient-ils, leur livrer le secret tant désiré.

Le tout n'était pas de déterminer spéculativement le point géographique de la source du Nil; il fallait y arriver; et, pour cela, de pays ami, passer en pays ennemi.

(1) Ce fait, qui semble monstrueux, vient d'être cité dans le *Daily Mail*, par M. Ward, rédacteur de ce journal.

Deux Anglais, qui cherchaient aussi à pénétrer jusqu'au Kaffa, s'étant trouvés alliés avec une tribu en guerre avec une autre, avaient pris part au combat et avaient tué deux guerriers de Jimma. De là, un serment de vengeance contre tous les blancs, dans lesquels se trouvaient naturellement compris MM. d'Abbadie (1).

Contre tout espoir, les intrépides voyageurs purent déjouer les poursuites dont ils étaient l'objet. Ils parvinrent jusque dans l'Enneraya, et, le 19 janvier 1846, s'appuyant sur la croyance antique au dieu du fleuve, ils prétextèrent un sacrifice à faire à cette source vénérée pour y porter quelques instruments, afin d'en déterminer la position. Ils purent enfin saluer ce but constant de leurs recherches (2).

Mais voilà qu'après avoir eu tant de peine à entrer dans ce pays, ils n'en pouvaient plus sortir. Abba Boggibo ne pouvait se résoudre à laisser partir des étrangers qui donnaient à sa cour le relief de la nouveauté. Pour sortir d'une telle impasse, Arnauld imagina de confier son frère à un chef de caravane, qui le dissimulerait au milieu de ses bagages, et, lorsque Antoine aurait vraisemblablement atteint la frontière du royaume, Arnauld tenterait sa propre évasion.

Au moment où ce plan allait être mis à exécution, une fantaisie du roi Abba Boggibo, qui espérait obtenir pour sa quatorzième femme une fille du Ras-Ali (le chef du parti musulman dont nous avons parlé), le porta à charger Arnauld d'Abbadie de cette difficile négociation. Les deux frères partirent alors avec tous les honneurs possibles.

Antoine et Arnauld avaient tour à tour tracé la carte du pays. Chaque sinuosité, chaque montagne, était relevée. Il n'était pas une pierre du chemin qui ne leur fût connue: « J'y suis repassé neuf ans après, disait Arnauld d'Abaddie, et je me les rappeleis toutes..... »

Cette expédition scientifique était la dernière de ce genre qu'Arnauld d'Abbadie devait entreprendre.

La lutte effective allait commencer entre

(1) *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1850, p. 24.

(2) *Ibidem*



les rivaux éthiopiens, et Arnauld, redevenu Ras Mikaël, s'apprêtait à y jouer son rôle. Seule, la présence d'Antoine l'arrêtait; dans un pays où la peine du talion est appliquée dans toute sa rigueur, il craignait que les actes de violence que la guerre pouvait lui imposer ne fussent vengés par les parents de ses victimes sur l'homme de sa couleur résidant dans le pays, sur son frère que jusqu'alors il avait protégé.....

Aussi, il lui sembla qu'il était temps d'éloigner son frère des champs de bataille et d'aller, lui-même, demander à la France aide et protection pour le futur empereur d'Éthiopie.

En tant que savant, son œuvre était finie et devait lui mériter, en 1850, lors de son retour en Europe, la grande médaille d'or, décernée aux deux frères par la Société de géographie.

En parlant d'eux, le rapporteur de la Commission chargé d'étudier leur voyage s'exprimait ainsi :

Nous n'hésitons pas à dire que ce voyage est un de ceux que nous regardons comme devant servir de modèle aux explorateurs futurs du globe..... Et quand on pense que tout ce travail est le résultat du dévouement de deux particuliers qui ont su trouver dans leur énergie les moyens de poursuivre pendant onze ans leurs explorations, et y ont consacré leur temps, leur fortune, leur vie, on ne peut qu'admirer un si beau dévouement et souhaiter qu'ils trouvent des imitateurs (1).

(1) « Les recherches de MM. d'Abbadie sur la linguistique de ce pays, le nombre des manuscrits qu'ils ont rapportés pourraient faire l'objet de remarques d'un grand intérêt, mais ce que nous nous bornerons à citer ici comme d'une haute importance, ce sont les nombreuses observations astronomiques que MM. d'Abbadie ont rapportées, et dont nous avons vu les manuscrits; ce sont 200 observations d'angles horaires ou de hauteurs correspondantes pour régler les chronomètres, 140 observations de latitude obtenues tant par des hauteurs du soleil que par des hauteurs d'étoiles, 42 séries de distances lunaires, 14 observations d'occultations d'étoiles par la lune, 5 éclipses de satellites de Jupiter, qui serviront à obtenir la longitude de différents points; 309 stations faites avec un théodolite, et d'où l'on a déterminé rigoureusement les azimuts de tous les points environnants sur lesquels la vue pouvait s'étendre, de manière à établir un réseau continu sur toute l'étendue du pays; enfin, une suite considérable d'observations météorologiques et hypsométriques pour en déterminer le relief. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1850).

#### IV. ARNAULD D'ABBADIE RENTRE EN ÉTHIOPIE — MORT DU DEDJADJ GUOSCHO — TENTATIVES INFRUCTUEUSES DU VOYAGEUR AUPRÈS DE NAPOLÉON III — SON MARIAGE — SA VIE PRIVÉE — SA MORT

L'arrivée en France des deux frères était attendue avec impatience. Leur long séjour en Éthiopie, leurs voyages d'exploration, leurs découvertes, attiraient sur eux l'attention générale. On se pressait autour d'hommes dont la rumeur publique avait, plus d'une fois, annoncé la mort.

Mais Arnauld n'avait pas quitté l'Éthiopie pour venir raconter ce qu'il avait accompli. L'attention dont il était entouré l'ennuyait, l'irritait même : « J'ai horreur de la galerie, disait-il, et de ceux qui viennent épier mes moindres mouvements, sous prétexte que j'ai fait plus qu'un autre. Dieu a été le mobile de mes actes, et le monde qui ne remonte pas à leur source pourrait faire naître en moi l'orgueil ».

Du reste, il n'avait qu'un souci, qu'une hâte : remplir la mission qui avait provoqué son retour en Europe. Il adresse un rapport au gouvernement, et réclame son concours pour la reconstitution de l'empire Éthiopien et son alliance avec la France.

Il laissa à son frère le soin de relater les phases et les résultats de leurs voyage collectif. Excessive modestie d'un homme qui s'efforçait d'oublier que le voyage à la découverte des sources du Nil avait été entrepris par lui et mené à bonne fin sous ses auspices!.....

Enfin, le jour vint où le duc de Bassano, par l'entremise duquel sa requête avait été transmise au gouvernement, lui fit part de son succès. Sans avoir encore de mission officielle, Arnauld d'Abbadie était chargé de porter, au nom de la France, à Guoscho, quelques-uns de ces présents qui, entre puissances étrangères, sont le prélude d'une alliance. D'autre part, sa mère lui confiait aussi des cadeaux de prix — touchantes marques de reconnaissance pour l'homme qui l'avait accueilli, fait vivre, choyé, qui, en Éthiopie, avait été sa famille.....

Il était à peine débarqué à Massouah que le bruit de son retour se répandit de proche en proche; les soldats qui l'avaient quitté au moment de son embarquement pour la France, et qui avaient tenu à l'accompagner jusqu'au bord de la mer, accoururent à sa rencontre et lui firent un cortège triomphal. A chaque étape, il trouvait des messagers de son seigneur qui, sous des formes différentes, lui souhaitaient la bienvenue.

Mais, arrivé sur les bords du Takkasé, Arnauld d'Abbadie s'arrêta soudain. Sa mère, qui craignait, s'il rentrait en Godjam, de ne plus le revoir, lui avait fait promettre de ne pas franchir le fleuve..... Il envoya à Guoscho messages et cadeaux. Le prince regarda tristement les merveilles européennes, se couvrit de sa toge et dit : « Que me font ces présents ! J'aime mieux Mikaël tout nu que toutes les richesses du monde sans lui..... »

Mais à peine le porteur de ce remerciement était-il revenu au bord du fleuve, que les bruits avant-coureurs d'une grande bataille parvenaient jusqu'à Arnauld d'Abbadie. Ses suivants l'enlevèrent de force, et lui firent, à dos d'homme, traverser le cours d'eau. Ce subterfuge le décida à continuer sa marche en avant, pour aller en aide à son seigneur..... Hélas ! il arriva trop tard !

A une journée de l'endroit où la réunion de ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre, devait avoir lieu, Arnauld d'Abbadie apprit avec désespoir la déroute des chrétiens et la mort de son seigneur.....

Arnauld d'Abbadie rentra en Europe le cœur brisé.....

Il s'était à grand'peine arraché à sa patrie d'adoption et à ceux qui voulaient l'y retenir. Les alliés de Guoscho, ses ennemis même, l'avaient sollicité par de touchantes et pressantes ambassades à rester parmi eux..... Il recueillit en son cœur ces diverses propositions; mais, pour l'instant, il ne se sentait pas le courage de servir d'autre maître que celui qu'il venait de perdre.....

Arnauld d'Abbadie n'eut point, aux yeux du monde, la gloire d'avoir converti l'Éthiopie; mais il eut, devant Dieu, la gloire d'une

belle et courageuse entreprise. Il avait ouvert aux missionnaires une entrée interdite depuis deux siècles. Il avait, en sa personne, fait aimer la France. Et si nous avons aujourd'hui des sympathies chez ce peuple, les vieillards et Ménélik lui-même vous en diront la raison : « Nous n'avons point oublié Ras Mikaël..... » « On a charmé mon enfance en me racontant ses exploits, ajoutera la reine..... »

En Europe, ses seules récompenses publiques furent la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et celle de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand. Encore ne les avait-il jamais demandées, ni à Paris, ni à Rome : là surtout, il avait laissé son frère aîné, mort en 1897, jouir seul du triomphe de la Mission fondée.....

Invinciblement attiré par l'Éthiopie, nous retrouvons le voyageur tour à tour dans le Liban, au moment des massacres des Maronites, en 1860; à Chypre, plus tard; à Jérusalem, où, avec sa propre fortune, il voulait fonder un asile pour les pèlerins éthiopiens dont la grande dévotion était de se rendre aux Saints Lieux..... On le voyait toujours dans la direction de cette Afrique, qui agissait sur lui comme l'aimant.

Puis, revenant à l'idée de confier à la France le protectorat de l'Éthiopie, Arnauld d'Abbadie vint à Paris, et lui, qui n'avait jamais rien sollicité, demanda une audience à l'empereur Napoléon III. Il lui exposa la situation de l'Éthiopie, lui démontra que la France devait empêcher l'Angleterre de devenir, par son alliance avec le Négus, la véritable maîtresse du pays. Cette belle proie était à prendre. Pour échapper aux Anglais, le négus était prêt à se donner à la France : qu'une petite armée vint à son secours, et il se déclarait sous notre protectorat. Arnauld d'Abbadie qui, pendant son séjour en Éthiopie, avait refusé toute investiture, offrait d'accepter le gouvernement de la province qui lui avait été proposé, et de donner ainsi à la France un pied en Éthiopie. Mais l'empereur était trop ami de l'Angleterre pour écouter les conseils d'Arnauld d'Abbadie : « Nous avons entendu le



voyageur, ce vrai grand cœur de Français, raconter avec une émotion très vive encore l'échec de ses tentatives, l'écrasement de ses derniers rêves..... (1) »

Les calculs et les dessous de la politique achevèrent de décourager la grande âme d'Arnauld d'Abbadie et de lui faire prendre l'Europe en une sorte d'horreur..... Il avait voulu la montrer grande et belle. Il y avait réussi chez les Éthiopiens, où il l'avait présentée dans tout son idéal, et la réalité qu'il touchait du doigt l'éceurait.....

Puisque la France ne voulait point de l'Éthiopie, il résolut au moins de mettre en œuvre sa diplomatie et son influence pour empêcher sa patrie d'adoption de tomber aux mains de l'Angleterre qui la convoitait, et, en 1863, il prit congé de sa famille, et fit ses adieux à sa mère, qui acceptait définitivement cette irrésistible vocation.....

Sur les instances des siens, il se décida à dicter à un secrétaire les différentes phases de sa vie éthiopienne, de 1837 à 1849, et il fallut la pensée de faire plaisir à sa mère pour vaincre sa répugnance à parler de lui-même, et à raconter ses explorations.

Plus tard, un volume de ces mémoires fut publié (2). Du premier coup, Arnauld d'Abbadie s'était révélé écrivain.

Un soir, peu après l'apparition du livre, quelqu'un vint voir Théophile Gauthier. Le romancier était en habit du matin, penché sur son bureau, entouré de dictionnaires, et feuilletant un livre avec avidité : « Que faites-vous là, dit quelqu'un ?

— On m'a remis, répondit le maître, un ouvrage émané de la plume d'un voyageur français, né en Irlande, et dont l'existence jusqu'à présent s'est écoulée en Orient. Je l'ai ouvert par acquit de conscience; puis, au bout de quelques lignes, mon attention a été saisie. Je me suis vu révéler ma propre langue, que je prétends pourtant bien posséder. Il y avait là des mots que je ne connaissais pas. Je consulte les dictionnaires, et je me rends compte qu'il n'y a pas d'autre expression pour traduire l'idée exacte de l'auteur. Où donc ce diable d'homme a-t-il appris à écrire?..... »

(1) *Le Nouvelliste de l'Ouest*, juillet 1895.

(2) Certaines raisons de délicatesse ont interrompu la publication de cette œuvre qui semble une page détachée des œuvres de Tacite, et qui pourrait constituer en notre langue l'Histoire classique de l'Éthiopie.

Tout était prêt pour le départ, lorsque la Providence fit rencontrer à Arnauld d'Abbadie, une jeune fille, M<sup>lle</sup> West Young, qui appartenait à l'élite de la société de la Virginie. Par sa mère, elle descendait de Washington. Le général Lee, cet immortel héros de la guerre de Sécession, était son parent. Venue en France avec sa mère pour y terminer son éducation, elle avait récemment embrassé le catholicisme avec une foi ardente, et elle se considérait en quelque sorte comme bannie, car la guerre civile ravageait son pays.....

À elle échut le soin de faire oublier à Arnauld d'Abbadie ses songes envolés, de fermer pour lui l'ère des voyages, d'être le rayon de soleil de son âge mûr..... L'un et l'autre se préparèrent à leur mariage par une pieuse retraite, Arnauld, sous la conduite du P. Olivaint; M<sup>lle</sup> Young, sous la direction de M<sup>gr</sup> Dupanloup.

Avec son mariage (29 décembre 1864), une nouvelle phase s'ouvrit pour Arnauld d'Abbadie. Il s'initia à la vie intérieure et connut les charmes du foyer.

Pendant quelques années, son salon de la rue de Grenelle fut, en petit comité, un rendez-vous d'hommes intelligents et instruits. Ennemi du renom et de la gloire dont il lui aurait été facile d'entourer son nom, le voyageur cherchait l'ombre et le silence, et il ne se livrait en d'interminables causeries que devant un cercle d'intimes.

Mais bientôt la vie de Paris, qu'il aimait pour ses ressources intellectuelles, l'inquiéta pour les enfants « que Dieu lui avait confiés ». Il voulait se vouer à leur éducation, et il craignit pour leurs imaginations non formées l'influence néfaste des perversités mondaines. Puis, un côté de lui-même l'attirait à la campagne. Habitué à la vie éthiopienne, qui solidarise tous les hommes entre eux, il se sentait glacé par le froid égoïsme que l'on coudoie dans les villes.

Arnauld d'Abbadie avait passé les meilleures années de son existence dans un pays primitif; ce fut vers un de ces pays qu'il se retira, sur sa terre d'origine, au milieu des Basques, — cette race antique et puis-

sante, cantonnée sur les deux versants des Pyrénées.

Dès lors, ses enfants devinrent son unique préoccupation. Joignant envers eux une sévérité d'un autre âge à une justice presque infaillible, il ne perdait aucune occasion d'habituer leurs jeunes esprits à dégager une pensée, un enseignement des choses matérielles dont ils étaient les témoins.

Rapidement, dans le pays, le prestige ne tarda pas à l'entourer. Il eut la particularité singulière d'être l'homme qu'on voyait le moins et celui dont on parlait le plus. On le connaissait à peine, et tout le monde l'aimait. La popularité avait écloso sous ses pas, sans qu'il eût fait aucun effort pour la rechercher. A ceux qui s'étonneraient d'un pareil résultat obtenu à l'aide de semblables moyens, ou plutôt sans moyens, nous dirons que ce qui avait attiré les cœurs à Arnould d'Abbadie était sa charité. Après sa mort, un marin disait à ses fils : « Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'il nous a donné !..... Il avait toujours quelque chose pour nous. Sous un bon conseil, un mot d'encouragement, il cachait une aumône. Vous perdez un père, et, par le même coup, nous en perdons un nous-mêmes..... »

Les femmes du village avaient déposé sur son cercueil une croix de fleurs blanches, au centre de laquelle était un cœur en fleurs jaunes. « Nous l'avons voulue ainsi, disaient-elles naïvement, pour rappeler son cœur d'or, qui a toujours compati à nos peines. »

A l'époque des Décrets qui expulsèrent les Religieux de France, Arnould d'Abbadie mit sa maison, située à quelques kilomètres de l'Espagne, au service des victimes des lois sectaires. Les Pères de la Compagnie de Jésus furent surtout ses hôtes.

Cependant, tout en se consacrant à ses devoirs de chef de famille et de chrétien, Arnould d'Abbadie n'oubliait pas ceux que créent la patrie. En 1870, il tenta de constituer une Compagnie franche, et de la conduire à la défense du sol envahi.

Basques ! disait-il à ses compatriotes, la France a été envahie, surprise et terrassée : dressons-nous pour la relever avec l'aide de Dieu..... Nous ne

voulons pas rester éloignés du champ de bataille et donner ainsi à quiconque le droit de dire que nous avons dégénéré du sang de nos pères.

Femmes et mères de famille, vous serez fortes ; vous n'arrêterez ni vos frères, ni vos époux, ni vos fils ; ils vont défendre vos foyers et vos petits-enfants ; et notre religion bénira vos sacrifices.

Allons, intrépides compatriotes, allons combattre et mériter la plus noble récompense : celle que donne la conscience d'un devoir accompli.

Que si l'on vous demande qui je suis, moi inconnu, pour vous dire ces choses, vous répondrez : C'est un homme de notre race qui a fait la guerre pendant plusieurs années en Afrique ; c'est un père de famille ; c'est en tous cas la voix qui exprime ce que nous avons tous au fond de nos cœurs : défendre jusqu'au bout nos autels et notre patrie.

La voix fut entendue ; la colonne allait s'ébranler, quand le funeste traité de Versailles rendit inutile le concours de ces jeunes gens, presque des enfants, commandés par un homme de cinquante-cinq ans.

Quelques années plus tard, au moment de l'élection des membres de l'Assemblée représentative, ses amis le décidèrent à briguer les suffrages de ses compatriotes. Sa candidature survenait à la dernière heure, mais le nom qu'il portait, traditionnellement cher aux Basques, présageait le succès..... Ayant d'abord cédé avec répugnance, sa volonté très ferme de ne pas entrer dans la voie des compromissions le fit, au dernier moment, se retirer de la lutte.

Le 8 novembre 1893, après une longue maladie, Arnould d'Abbadie rendit son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans.

Au prêtre qui lui administrait les derniers secours de la religion et l'engageait à faire un acte de résignation entre les mains de Celui qui est le Maître de tout : « Je suis à ses ordres, mon Père, » lui répondit le moribond.

Puis, se tournant vers les siens : « Je ne savais pas qu'il fût si doux demourir..... »

L'apôtre de l'Éthiopie s'endormait dans la paix, entouré comme d'une couronne par l'admirable compagne de sa vie et par ses neuf enfants, dont l'aîné s'était consacré à Dieu.

*Ouroustoya.*

G. D'ARNELY.